





Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/physiologiedesam00neuf_0

PHYSIOLOGIE

DES

AMOUREUX

PAR

ÉTIENNE DE NEUFVILLE,

Illustrations de GAVARNI.



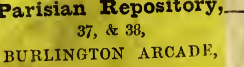
PARIS.

J. LAISNÉ, ÉDITEUR, GALERIE VÉRO-DODAT.

AUBERT ET Cᵉ,
Passage Véro Dodat.

LAVIGNE,
Rue du Paon-Saint-André.










LOUIS.

PHYSIOLOGIE

DES

AMOUREUX

PAR

Étienne de Neufville.

ILLUSTRATIONS

DE GAVARNI.



PARIS.

JULES LAISNÉ, ÉDITEUR, PASS. VÉRO-DODAT.

AUBERT ET Ce, Place de la Bourse, n. 1. | LAVIGNE, Rue du Paon-Saint-André.

1841.

Typ. Lacrampe et Ce, rue Damiette, 2



PRÉFACE

DE LA SECONDE ÉDITION.

Livret pendable ! avec ton jeune frère (1),
Qui, *sur la femme*, entonne un impromptu,
Dans nos salons pourquoi retournes-tu
Effaroucher — moucheron littéraire —
Ce monde, où tout n'est que pudeur, vertu?

(1) *Physiologie de la Femme.*

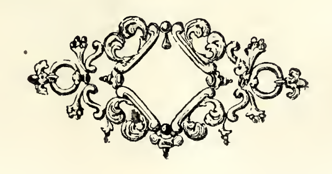
Des camouflets dont la cruelle atteinte
Vint, grâce à toi, me caresser le chef,
C'est bien, hélas! quand l'oreille me tinte,
Que je puis voir, sans dégoût et sans crainte,
Ton fol essor m'exposer derechef
Aux critiqueurs,
Aux prudes,
Aux dévotes,
Qui de nouveau vont me chanter leurs notes
Sur tous les tons, en dièse, en bémol!
Triste métier que le métier d'écrire!
Autant vaudrait se passer le licol!

J'entends déjà, j'entends l'un me redire :
« Honte, scandale! Oui! c'est un livre affreux!
Pour nous tracer les types amoureux,
Dans la matière à plat ventre il se vautre.

L'instant d'après j'entends s'écrier l'autre:
« Vraiment, mon cher, vous êtes sépulcral!
Pour m'amuser j'aime qu'on soit moins grave,
Moins pleurnicheur, et surtout moins moral.

Le pauvre auteur, au teint jaune, à l'œil cave,
Qui doit-il croire ?
On le dit trop léger;
Puis trop pesant;
Trop pompeux ;
Trop futile;
Trop égrillard ;
Enfin, trop ménager
De ce gros sel qui si fort désopile!!!
Quel embarras!!!
De ces petits livrets,
Ce nonobstant, croiriez-vous que dix mille,
Dans le public, papillons indiscrets,
Ont pris l'essor?...
Après tant de censure,
Nous l'avoûrons, voilà qui nous rassure.

Paris, 29 septembre 1841.







I.

OU L'AUTEUR DÉDIE SON LIVRE A LA PLUS BELLE MOITIÉ DU GENRE HUMAIN.



femme! femme!.... être énigmatique s'il en fut, à toi dont les magnétiques prunelles, les charmes tout-puissants, font ployer tout sous leur empire, à toi ce livre écrit d'abondance, où sur un ton tantôt sentimental, tantôt railleur, nous allons traiter

le sujet le plus grave, le plus léger, le plus positif, le plus nébuleux, le plus matériel, le plus insaisissable, le plus terrestre, le plus angélique, le plus triste, le plus gai, le plus tout ce qu'on voudra, mais à coup sûr le plus universel qui existe.

Vous toutes qui formez le clavier sur lequel résonne cette gamme éternelle, infinie, qu'on appelle l'amour! quel que soit l'accent sur lequel son hymne divin ait fait vibrer les cordes de votre cœur, amoureuses de tout pays, de tout âge, de tout rang, de tout genre; sylphides vaporeuses, vierges de seize ans qui rêvez le bonheur; prêtresses de la volupté, femmes de trente ans qui le savourez! grandes dames et grisettes, lascives Aspasies et bourgeoises pudibondes, allons! accourez toutes à mon appel, venez! que mon cerveau s'enflamme! que les laves du cœur, ce volcan qui ne s'éteint jamais, me remontent jusqu'à la tête, pour en jaillir par torrents de saillies moqueuses ou d'expansions sentimentales!

Tel que la pythonisse sur son trépied, je sens l'inspiration qui s'empare de mes esprits; le front me brûle, ma vue se trouble, les oreilles me tintent: c'est le moment! Voltigez donc au-

tour de moi, fraîches images, spectres char-



mants, délicieux fantômes! C'est bien! l'illusion est complète... L'orchestre, oui, je l'entends, il vous jette par bouffées ses voluptueuses cadences, dont chaque note est un philtre d'amour! Oh! c'est ainsi que j'aime à vous voir! De grâce, laissez onduler les plis vaporeux de vos robes blanches au tissu de gaze, aux mille nœuds de rubans roses, aux mille bouquets, aux mille parfums! que chacun de vos pas décèle une forme élégante et gracieuse; que les boucles élastiques de vos longs cheveux, blonds

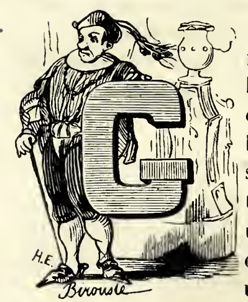
et noirs, flottent, descendent, remontent, se déroulent sur vos joues animées par le plaisir! Pour Dieu! restez encore, restez toujours; prolongez le ravissement de mes yeux qui caressent le tissu velouté de vos blanches épaules, de mes yeux qui voudraient tordre et replier leurs avides rayons pour se glisser entre les plis d'un gracieux corsage, sous lequel se dérobent mille trésors!

Et maintenant que je ne sais quelle volupté secrète me bout dans les doigts, me pétille dans les yeux, me tourbillonne dans le cœur, je puis saisir la plume et la laisser courir sur le papier : les idées ne lui failliront pas :



II.

QU'EST-CE QUE L'AMOUR?



RANDISSIME question à laquelle il est plus facile de donner cent millions de réponses qu'une seule qui les renferme toutes.—L'amour? Eh, mon Dieu, c'est tout ce qu'on voudra; — c'est un prisme à travers lequel l'œil verra tout ce qu'il lui plaira de voir, —un ciel où l'on s'enivre de délices, — un enfer où l'on se tord dans les angoisses, — un effet qui résulte souvent d'un contraste et s'évanouit avec lui, — un délire de la tête, — une soif du cœur, — une faim qu'on spiritualise, — une des plus pures expansions de l'âme, qui tôt ou tard se métamorphose en ce qu'il y a de plus matériellement positif, — une statue de diamant avec des pieds d'argile!

L'amour? oh! je ne suis pas au bout : — L'amour? c'est le rêve, l'espoir, le danger et l'obstacle, — c'est ce que tout le monde défend et ce que tout le monde convoite; — c'est le but, le grand but, le but unique! que tout le monde feint d'éviter, et auquel tout le monde aspire de toutes les puissances de son être.

Tyrannique influence à laquelle personne n'échappe, je ne connais pas de loi plus universelle que la sienne.



III.

OU L'AUTEUR ESSAIE DE DÉFINIR LA JEUNE FILLE.

SAVEZ-VOUS ce que c'est qu'une jeune fille? — Une jeune fille est une assez jolie poupée dont la maman tient tous les ressorts, une statue de chair et d'os qui attend son Prométhée, une chrysalide qui peut devenir un délicieux papillon aux ailes diaprées, au vol aérien, aux allures vives et agaçantes; mais enfin ce n'est encore qu'une pâle et froide chrysalide, emmaillottée dans mille entraves conventionnelles comme une momie dans ses bandelettes;

c'est, en un mot, quelque chose qui promet beaucoup pour l'avenir, et pour le quart d'heure est souvent moins que rien.

La jeune fille, comme nous venons d'en tracer la portraiture (et elle n'est malheureusement que trop ressemblante); la jeune fille, dis-je, est un petit être excessivement infatué de sa petite personne. Et notez que ce n'est point sa faute, la pauvre enfant! On lui a tant corné que l'amour est la plus abominable, exécrable, infernale chose qui existe; on lui a si bien recommandé de mentir, mentir, toujours mentir, même aux impulsions les plus naturelles, les plus innocentes du cœur, que s'il lui arrive, par je ne sais quelle heureuse rencontre, de partager quelque peu ces sentiments que dame Nature est si habile à réveiller, c'est déjà, à ses yeux, un pas si gigantesque de permettre qu'on l'adore, qu'elle pose en idole et s'arrête là, comme émerveillée d'une pareille concession.

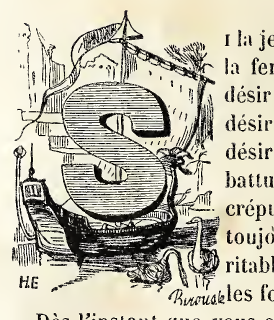
Or, comme rien n'est plus fastidieux que de s'escrimer dans le vide, le soupirant, désappointé, vexé, déconfit, désespérant de jamais inspirer un amour qui cependant fut déjà, de la part de la jeune dissimulée, le sujet de plus

d'une confidence furtive et pleine de passion, abandonne la partie....



IV.

OU L'AUTEUR ESSAIE DE DÉFINIR LA FEMME MARIÉE.



Si la jeune fille est le rêve, la femme est le désir, le désir de toutes les heures, désir pur, désir sensuel, désir caressé, désir combattu, désir ardent, désir crépusculaire; mais c'est toujours le désir, qui, véritable Protée, revêt toutes les formes imaginables.

Dès l'instant que vous admettez, et vous ne pouvez point faire autrement, que la mission de la femme ici-bas est d'aimer, d'aimer partout et toujours, elle aimera quand même.

Si vous ne la mettez pas, ce qui arrive dix-neuf fois sur vingt, dans les conditions voulues pour obéir à la loi la plus impérieuse de son

être, elle aimera dès l'instant où ses aspirations



vers l'amour, devenues plus fortes que la raison, pourront trouver une issue; si ce n'est dans le cercle qu'il vous a plu de lui assigner, ce sera en dehors.

Il vous serait plus facile : — d'intervertir l'ordre des saisons, — d'arrêter, comme Josué,

le cours du soleil, — de suspendre au milieu de sa chute la nappe écumeuse du Niagara, — de refouler dans les entrailles du Vésuve ses laves bouillonnantes, — que de comprimer dans un cœur de femme les incoërcibles élans de l'amour.

Aussi, je vous le dis, dès qu'une femme est prise du besoin d'aimer, celui qui doit remplir son attente n'est pas loin. — L'amour engendre l'amour.



V.

OU L'AUTEUR JETTE LES GRANDES DIVISIONS DE SON SYSTÈME.

Quoi qu'on en dise, il n'y a qu'un amour; seulement, il revêt mille formes plus variées les unes que les autres, dépendantes de mille circonstances assez difficiles à synthétiser, pour parler le langage des philosophes.

L'âge, le temps, les lieux, la saison ellemême, les idées régnantes, la paix ou la guerre, l'éducation, les instincts du cœur, telle ou telle faculté dominante, la santé du corps et de l'esprit, s'il est vrai que ce dernier puisse se bien porter quand on tombe amoureux, la jeunesse ou la décrépitude de l'âge, et bien d'autres causes encore qui m'échappent, la profession entre

autres, sont autant de modificateurs qui font varier à l'infini la tournure et le caractère du sentiment.

Ainsi on n'aime point :

A dix-huit ans comme à quarante,

A la ville comme au village,

Au printemps comme en automne,

Sous telle veine littéraire comme sous telle autre,

Sous le régime militaire comme sous le régime pacifique,

Au sortir du séminaire ou du couvent, comme au sortir du Lycée ou de Saint-Cyr,

Ignorant comme lettré,

Avec l'instinct du merveilleux, comme avec celui du positivisme,

Avec toute la virginité de ses sensations, comme avec la flétrissure des voluptés vénales;

Enfin, un marchand n'aime point comme un avocat, et un avocat comme un moine.

Ce sont les développements de toutes ces nuances plus ou moins délicates qui constitueront

LA PHYSIOLOGIE DES AMOUREUX.

VI.

QUAND EST-CE QUE L'ON COMMENCE D'AIMER ?



Par ma foi, pour un peu je répondrais : Dans le sein de sa mère. Mais comme je craindrais de passer pour un mauvais plaisant, je me contenterai de dire que cela se perd dans la nuit des premières années.



VII.

OU L'ON TRAITE DES AMOUREUX EN GÉNÉRAL.



UICONQUE, possesseur d'un colombier et doué pour une obole d'esprit d'observation, s'est amusé à étudier les mœurs de ses hôtes emplumés, n'a pu manquer d'en conclure qu'entre ce qui se passe chez ces volatiles et chez les animaux à deux pieds et sans plumes, il existe une quantité de rapprochements plus frappants les uns que les autres.

Ainsi :

Dès l'instant qu'un pigeon tout pimpant, tout gonflé de tendresse, veut sacrifier sur l'autel de

l'amour, tout le colombier en masse fond sur lui, s'efforce de le traverser dans ses doux projets;

Et combien d'amoureux sont pigeons sur ce point!

Je ne sais quel instinct de malveillance et d'envie les pousse à mêler les écheveaux de quiconque se prend à filer l'amour plus ou moins parfait.

L'objet adoré peu ne leur soucie, ils n'y prétendent rien; c'est égal...., quelqu'un risque d'y trouver du bonheur : vite! il faut y mettre bon ordre. O humaine nature! que tu es pleine de toutes sortes de perfections!

Sauf ce travers qui n'atteint que lui-même — et beaucoup d'autres, — l'amoureux est assez béotien de son naturel.

Rien n'est plus récréatif que de l'examiner dans un cercle nombreux, en présence de la dame de ses pensées : l'homme le plus spirituel se métamorphose incontinent en niais de première trempe. — Il a l'air de quelqu'un qui a oublié quelque chose, et ne sait comment s'y prendre pour se lever afin de l'aller quérir. Son

regard, tantôt fixe, tantôt roulant, toujours inquiet, plonge dans un vague indéfini ; son front est empreint d'un stigmate qui le ferait reconnaître entre mille ; ses sourcils se dilatent et se relèvent par les angles ; ses joues, qui s'allongent, s'immobilisent, se montrent plus livides ou plus empourprées que de coutume.

Pour ressaisir une contenance qui lui échappe à toute minute, il pivote sur sa chaise, où il semblerait que l'empailleuse a malicieusement glissé des milliers d'épingles. Une des grandes malices des amoureux consiste à regarder leur belle le moins souvent possible, par quoi ils se vendent eux-mêmes, le moindre coup d'œil qui leur échappe bon gré mal gré s'accompagnant aussitôt d'une telle phosphorescence d'impatiente ivresse, qu'il manque rarement de tout déceler aux yeux des experts et surtout *des expertes*.

Ce qui perd encore les amoureux, ce sont les airs d'indifférence profonde qu'ils jouent, mais qu'ils jouent si mal que c'est pitié.

J'en sais qui font semblant d'être épris de toutes les femmes, hormis de celle qu'ils entourent des soins les plus assidus ;

D'autres qui, avec elle, sont en guerre ou-

verte d'épigrammes et de taquineries innocentes. — J'aime mieux ça.

Avant.

Comme il appert par le paragraphe précédent, les amoureux sont ce qu'il y a de plus gauche, de plus niais, de plus emprunté, empêtré et ridicule au monde. Mais s'il est un moment où ces aimables qualités se montrent dans toute leur splendeur, c'est bien lorsque le soupirant chante encore ce refrain d'une vieille romance :

> Oui, je donnerais tout pour celle
> Qui ne m'a jamais donné rien.

Alors tout le jette dans un état d'angoisse et d'anxiété difficile à dépeindre ; une mouche qui bourdonne lui fait monter le rouge au visage, un vieux meuble qui craque lui donne des palpitations, et le pêne d'une serrure qui se détend le fait tomber en syncope.

Est-il en conversation nébuleusement crimi-

nelle, la rentrée *del marito* est pour lui un



coup de foudre; il n'a plus qu'un désir, celui de pouvoir se métamorphoser en sylphe, afin de

s'esquiver par le trou de la serrure. Cependant l'autre monsieur s'assied, je dirai même, il y a cinq minutes qu'il est assis, et l'entretien interrompu, semblable à un wagon sorti des rails, malgré des efforts incroyables de part et d'autre, ne peut venir à bout de reprendre son allure ordinaire. — Le pauvre garçon! dans son trouble, il ne trouve rien de mieux à dire que de demander au malencontreux interlocuteur des nouvelles de ses melons, quand ces derniers ne sont seulement pas encore en fleur.

Plus il cherche à s'arracher du bourbier; plus il s'y renfonce; trop heureux s'il pouvait s'y engloutir jusqu'aux oreilles, et par là échapper à la position la plus diaboliquement épineuse qui soit au monde!

Après.

Ça marche comme sur des roulettes.

Tout le monde est à son aise, joyeux, content, enchanté les uns des autres.

La femme est remplie d'attentions,

L'amoureux de complaisances,

Et l'autre ne s'est jamais vu si bien mignoté.

Ses jours sont tissés d'or et de soie.

En un mot, c'est le paradis sur terre,

— Pour ceux qui s'aiment sobrement;

— Mais pour ceux qui s'aiment avec passion, avec fureur, juste ciel! Dieu vous préserve des angoisses d'une jalousie d'autant plus terrible qu'on se condamne soi-même à la subir, sans avoir droit de se plaindre ni de se venger.



VIII.

AMOUREUX QUANT A L'AGE.

Amour de jouvenceau.

COMBIEN de jouvenceaux, s'ils trouvaient une jolie fille à qui les dire, répéteraient ces paroles que Beaumarchais met dans la bouche de son Chérubin :

« Tiens, Suzanne, depuis quelque temps j'éprouve à la vue d'une femme un sentiment..... Tout mon sein se soulève, mon visage est en feu ; le besoin que j'ai de dire à quelqu'un — je vous aime — est si pressant, que je le dis à

chaque instant à ta maîtresse, à toi; je le dis tout seul, en me promenant, aux arbres, aux



nuages, au vent qui les emporte avec mes paroles. Hier je rencontrai Marceline....

— Marceline! s'écrie Suzanne avec un geste de surprise.

—Pourquoi non? n'est-elle pas femme? n'est-elle pas fille? une fille! une femme! que ces noms sont doux, qu'ils sont intéressants! »

Si vous avez bonne mémoire, ami lecteur, ne vous rappelez-vous pas les premières lueurs par lesquelles s'est manifesté chez vous le besoin d'aimer? Comme alors toutes les voix de femme

étaient harmonieuses à votre oreille, comme elles vous soulevaient dans la poitrine mille frémissements, mille délices inconnues! A ce beau moment de la vie, pour vous comme pour Chérubin, les femmes n'avaient point d'âge; c'était à vos yeux une seule et même personnification, la femme! c'est-à-dire quelque chose qui vous brûle, qui vous incendie, qui vous fait bondir le cœur à tout rompre; un ange qui n'a qu'à ouvrir la main pour vous inonder d'un bonheur d'autant plus vif, plus désiré, qu'on ignore entièrement ce qu'il peut être.

Tel qu'un passereau qui, dans la saison des frimas, court voletant de buissons en buissons pour y chercher vainement les débris de quelques fruits sauvages, le cœur d'un jouvenceau, affamé d'amour, va cherchant sous toutes les paupières féminines quelques rayons, quelques éclairs veloutés, qui par leur magique reflet provoquent en lui ces secousses enivrantes dont il se repaît avec tant d'avidité.

A son âge, les plus grands écarts de l'amour sont un coup d'œil caressant, un geste d'affection, une fleur échangée. Je sais de ces pures et angéliques passions qui parcoururent toutes leurs phases sans un seul mot de la bouche, un

seul contact de la main. O jeunesse! jeunesse!



que tu es habile à imprégner de je ne sais quel parfum céleste les moindres impressions !

Amour de Jeune Homme.

A mesure que nous avançons dans la vie, les sensations s'émoussent; nous éprouvons le besoin de stimulants plus vifs pour les renouveler. C'est ce qui arrive au jeune homme de vingt ans. Il commence à sourire au souvenir de ses amou-

rettes virginales, maintenant il veut plus que l'échange d'un regard, d'un geste, d'une fleur.



Chaque chose a son temps : ce n'est plus l'heure des muettes sympathies.

Cette crise est décisive pour tout son avenir : si le ciel permet que celle qui est appelée à répondre aux désirs inquiets de son âme soit une jeune fille libre de disposer d'elle-même,

> Il pourra contre l'amour
> Recourir au mariage,

et, dans les calmes félicités d'une condition pa-

raphée par MM. le notaire et l'adjoint de l'endroit, s'assoupir petit à petit comme tant d'autres, et troquer ses feux amortis contre les émotions du lucre et de l'ambition. Il deviendra ce qu'on appelle un homme rangé.

Que si — et il ne lui est pas loisible de l'empêcher — il s'éprend d'une passion violente pour quelque jeune et aimable femme, une de ces pauvres créatures mal assorties qui, telles qu'une anémone ensevelie sous des décombres, allongent timidement le front pour atteindre un rayon de soleil, oh! alors, c'en est fait de lui, d'elle et de leur avenir! Tout ce que cette liaison renfermera d'obstacles insurmontables, voire de réprobation aux yeux du monde, ne servira qu'à les plonger plus avant au fond de l'abîme où la fatalité les précipite.

J'ai beaucoup entendu parler d'amours malheureux... Il n'est pas dans ma nature d'y croire, ou, si j'y crois, ma persuasion est qu'ils existent bien plus dans la tête que dans le cœur.

Mon jeune homme aime et il sera aimé, s'il ne l'est déjà; mais les soupçons qu'il a sont encore vagues : il n'entrevoit son bonheur qu'à travers ce crépuscule enchanteur plus délicieux peut-être que la réalité.

Je ne sais quel chaînon magnétique l'unit déjà à celle qu'il a choisie, et c'est à peine s'il en a conscience, s'il s'en rend compte. Longtemps encore cette liaison doit s'abriter sous le masque insidieux de l'amitié. Il faudra quelque secousse, quelque événement, pour les faire sortir tous deux du sentier où ils continuent à marcher dans la sécurité et la simplicité du cœur.

Advienne un voyage, une absence, une maladie, et la bombe peut éclater à la première entrevue. Si c'est un départ, on se trouve plus ému, plus contristé qu'on ne s'en fût douté d'abord : les adieux ont provoqué mille protestations d'attachement et de tendresse qui porteront leur fruit au prochain retour. Des jours, des mois s'écoulent : on s'est vivement et longtemps désiré; les regrets de la séparation ont fait sentir combien on est devenu nécessaire l'un à l'autre, et combien l'existence est vide et décolorée quand, loin de ce qu'on aime, les journées s'écoulent avec une morne lenteur.

Ce que nous avions prévu, arrive en effet; ivre de bonheur, notre jeune homme s'en revient un jour avec ce mot magique résonnant

encore à ses oreilles : **JE VOUS AIME!** — Brisé d'émotion, il ne peut regagner sa demeure sans s'asseoir plusieurs fois sur le bord du chemin :



ses genoux se dérobent sous lui..... Dilaté par un de ces solennels moments d'ivresse qu'on ne savoure qu'une fois dans sa vie, son cerveau trop à l'étroit est près de faire éclater son front....

Mais le cœur est insatiable; une force invincible le pousse à gravir les échelons de la volupté; hier il était trop fortuné d'un aveu, au-

jourd'hui cette faveur ne lui suffit plus. Il se dit : C'est moi, c'est moi qu'elle aime, et c'est moi, moi seul qui ai droit aux caresses qu'un autre lui extorque! Je le confesse, les amants seraient bien coupables, si pour répondre à de justes reproches ils n'avaient pas cette excuse sans réplique : le débordement de leur amour, qui les entraîne et les aveugle à leur insu.

La crue envahissante du torrent de la passion ne laisse au jeune homme de relâche ni jour ni nuit. — Cent fois, dans les ténèbres, il se réveille sur sa couche solitaire avec ce tableau horrible sous les yeux : — la femme qu'il aime dans les bras d'un autre qu'elle n'aime pas. — Sa tête s'égare, une fureur concentrée s'empare de lui. Hélas! ayez-en pitié, car il est fou, fou de douleur et de jalousie.

Un soir il se rend près d'elle, les yeux caves, le front livide et soucieux. Elle est seule. Il se précipite à ses pieds dont il baise la poussière, sa poitrine déchirée éclate en sanglots, des larmes âcres comme du vitriol ruissellent sur ses joues...., et celle qui n'eût pas cédé à tous les entraînements du plaisir réunis, ne sait pas toujours trouver en elle de quoi résister à un

pareil spectacle... Pauvre femme! pauvre jeune homme!!



Amour d'Homme fait.

Il n'est pas de meilleur moyen de bien caractériser la manière d'aimer de l'homme fait, que de le mettre en parallèle avec le jeune homme.

A vingt ans, on aime sincèrement et sérieusement, on respecte et on vénère la femme qui vous inspire le plus beau, le plus noble sentiment qui existe. A trente ans, le cœur, en-

durci par bien des déceptions, des mécomptes, préoccupé de mille idées ambitieuses, ne voit plus dans l'amour qu'un passe-temps agréable, dans la femme qu'un jouet, bon à briser sans miséricorde aussitôt qu'il n'a plus le talent de vous amuser.

A vingt ans, on est prêt à tout sacrifier pour celle qu'on idolâtre; fortune, considération, avenir, rien ne pèse dans la balance, quand il s'agit de l'existence et de la durée de son affection. — A trente ans, on immole froidement le bonheur et le repos d'une femme aux moindres exigences de sa position, et pourvu que son amour ne gêne ni vos intérêts, ni vos plaisirs, ni votre liberté, ni vos petites liaisons de coulisses, ni l'heure de votre dîner, on est prêt à lui faire les concessions les plus illimitées. C'est ce que j'appelle aimer en amateur.

L'homme de trente ans conduit à ravir plusieurs intrigues de front. Il porte souvent dans son gousset des mèches de cheveux de trois ou quatre couleurs différentes. Avec la blonde, il est léger et badin; avec la brune, sentimental et mélancolique; avec celle dont les papillotes sont châtain-clair, jocoso-pastoral; avec toutes, effronté menteur.

Ce sont les hommes de trente ans qui nous gâtent les femmes.



Amour d'Homme mûr.

Après avoir assez bien drapé l'homme fait, c'est le cas de répéter ces paroles de l'Évangile: « Si c'est ainsi que l'on traite le bois vert, que sera-ce du bois sec? » En effet, l'homme de trente ans mérite qu'on le canonise, si l'on vient à le comparer à l'homme mûr.

La chasse a ses lois ; il est certaines pièces que l'on est convenu de respecter, et que les braconniers seuls massacrent sans pitié ni merci. L'homme mûr est au beau sexe ce que le braconnier est au gibier. Tout ce qui lui tombe sous la main est de bonne prise ; il ne se fait nul scrupule de l'abattre.

Impatient de jouir d'une vie qui décline, l'homme de quarante à cinquante est animé du courage du désespoir ; effrayé à bon droit de la rapidité avec laquelle les années s'écoulent, il ose avec témérité, avec hardiesse, et son audace est souvent couronnée du succès. Comme personne ne se défie de lui, il se glisse, il s'insinue auprès des jeunes filles, dont il est la terreur, ce qui ne l'empêche pas de nourrir pour elles une prédilection toute particulière. Il se permet avec elles mille privautés,

Prend une main, un bras, lève un coin du mouchoir,
Toutes sottises dont la belle
Se défend avec grand respect,

mais non sans détester le ci-devant du plus profond de son âme. Cela ne l'épouvante nullement ; il a fait un larcin (expression consacrée) qui chatouille ses idées libertines, c'est tout ce qu'il demande. En veut-il davantage ? il a soin

de s'adresser à des beautés, sinon précisément vénales, du moins accommodantes, et il n'est pas sans compter de nombreux succès auprès d'elles ; ce qui vous étonnera moins, quand vous saurez que l'homme mûr formule ses madrigaux et ses poulets en cadeaux plus riches et plus recherchés les uns que les autres. Pour des Jupi-

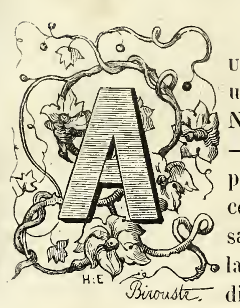


ters cousus d'or, ne se rencontre-t-il pas toujours des Danaés disposées à prêter l'oreille au charme de cette poésie positive ?

IX.

AMOUREUX QUANT AU TEMPÉRAMENT.

Amoureux sanguin.



Au bois de Boulogne, dans un salon, aux Bouffes, à Notre-Dame de Lorette — quand il y a concert — partout l'amoureux de cet acabit fixera nécessairement les regards de la gent féminine, et fera dire de lui : Le beau jeune homme! C'est un des plus heureux coureurs au *steeple-chase* de l'amour. Il a la poitrine large, bien développée; son gilet fait l'effet d'une armure; ses membres sont souples et bien musclés; on voit que dans ses veines le sang circule avec aisance, comme une rivière sur

une pente douce et unie; son teint est vermeil, sa physionomie animée; son front, médiocre-



ment élevé, est ombragé par des cheveux châtains qui se contournent en ondulations naturelles; ses yeux, le plus souvent azurés, sont rarement d'un brun très-prononcé. En un mot, c'est le type que les anciens ont personnifié dans l'Apollon du Belvédère.

Quant au moral..., il a au suprême degré le don de plaire aux femmes, parce que, doué d'une intelligence prompte et active, quoique superficielle, ses entretiens faciles et abondants

sont toujours colorés par les saillies et les fusées d'une imagination vive et fleurie.

Comme je le disais à l'instant, c'est l'*enfant chéri des dames*, le type incarné de tous les Jocondes, de tous les Dons Juans passés, présents et futurs; et cela s'explique : on n'est tenu de lui rendre que ce qu'il donne. Mobile dans ses affections, il adore le changement. C'est l'ennemi-né de ces grandes passions qui vous bouleversent toute une existence. Il commence ses liaisons le sourire sur les lèvres, et les achève de même; rien de plus commode que l'amoureux de cette trempe; ardent, passionné dans sa petite sphère,

Brave au lit comme à la mitraille,

il mène une intrigue au pas de charge, vous plante là sa dame en lui faisant les doux yeux, et tout est dit. Le roi est mort, vive le roi!

Amoureux bilieux.

Cet amoureux arrive ici, comme marée en carême, pour faire contraste avec celui qui précède. De l'opéra comique nous passons au drame moderne. Les esprits de cette complexion

se délectent à des rôles taillés sur le patron d'Hernani, de Didier, et d'Othello surtout.

Si nous les envisageons sous le point de vue physique, ils ont des cheveux noirs, longs quelquefois. On remarque chez eux une de ces belles têtes d'artiste, bronzées par une teinte d'atrabile, une physionomie hardie, des traits vigoureusement accusés, des yeux noirs, étince-



lants. Leurs muscles, cuirassés d'une peau épaisse, au moindre mouvement font saillir toutes leurs formes.

Aptes à l'étude, s'ils voulaient s'en donner la

peine, leur conception est facile, leur imagination vive. Cette espèce d'amoureux n'a pas trop à se plaindre du beau-sexe, qu'elle subjugue par une sorte de puissance magnétique. — Vous noterez en passant qu'ici ce n'est plus entraînement, élan passionné; c'est une véritable fascination par laquelle le plus faible obéit au plus fort.

Aussi toutes les natures de femme ne s'accommoderaient pas du genre bilieux, surtout celles qui chantent *in petto*

> Si l'amour porte des ailes,
> N'est-ce pas pour voltiger?

Celles-là ne tombent qu'à leur corps défendant sous la domination d'un tel homme, qui aime avec ardeur et constance, mais qui entend être aimé de même. Ce sont les êtres les plus jaloux qui existent sous le tournant du soleil; toujours épiant les moindres démarches de leur belle, furetant dans son chiffonnier, et regardant par le trou de la serrure si quelque rival ne serait pas descendu par celui de la cheminée.... Pour un peu, Dieu me damne! ils claquemureraient

la dame de leurs pensées. Aussi combien je



les plains, les malheureux! lorsque, nouveaux Orontes, leur mauvaise étoile les a jetés dans les filets de quelque Célimène.

Amoureux mélancolique.

A cette catégorie se rattache toute la kyrielle

des amants malheureux; pauvres natures tourmentées du désir incessant d'aimer, et ne trouvant pas en elles l'énergie nécessaire pour faire partager leur amour.



Ils ont la poitrine étroite, les chairs dures et rigides ; les cheveux châtains, légèrement crépus, s'ébouriffant au moindre coup d'air; leurs yeux sont azurés, mélancoliquement expressifs ; une teinte de tristesse et de souffrance se répand sur leur figure pâle et crucifiée.

Ils s'impressionnent vivement et d'une manière durable ; exclusifs dans leurs idées, ils fixent opiniâtrement leur attention sur la même et n'en démordent qu'à bon escient. Et voyez quelle contradiction ! quand il s'agit de se déclarer, même auprès d'une femme qui leur laisse les coudées franches, ils ont toujours la langue collée au palais par une hésitation désespérante ; leur volonté est impuissante à franchir l'étroite barrière qui sépare l'aveu du regard de celui de la parole....

Tels que leur archétype Jean-Jacques, quand une femme a appliqué ses deux lèvres sur les leurs, ils commencent à prendre le mors aux dents, et à s'élancer bravement dans la carrière amoureuse ; mais comme, moins heureux que l'illustre philosophe, ils ne rencontrent pas tous les jours de jolies voyageuses aussi déterminées, il en résulte que leurs passions sont autant de comédies auxquelles manque le dernier acte....

Amoureux lymphatique.

Je ne puis considérer sans sourire le rapprochement de ces deux mots qui hurlent de se voir accouplés ensemble, — amoureux lympha-

tique! — c'est à peu près comme si l'on voulait marier le feu et la glace, les pôles et les tropiques.

Vous reconnaîtrez l'amoureux lymphatique à sa chair molle et efféminée, à sa peau d'un blanc mat, marbrée de veines bleues imperceptibles, à ses cheveux blonds ou cendrés, à ses paupières infiltrées, à ses lèvres un peu grosses, et surtout à sa physionomie calme et tranquille comme la surface d'un lac où le plus léger zéphyr ne vient pas former le moindre pli.

Quand il aime, ce qui ne lui arrive pas souvent, il aime posément, rien ne le presse; il prend ses aises; à la rigueur, il dirait bien comme Béranger :

> Assez de monde concourt
> A propager notre espèce;

mais tout émerveillé, ébaubi de voir ses amis travailler de si grand cœur pour conjurer la fin du monde, un beau jour il lui prend fantaisie — pure imitation! — d'y mettre aussi un peu du sien.

Vous croyez peut-être qu'il va se donner le mal de conquérir ce qu'on obtient sans trop se fouler dans les liens du mariage : vous le connaissez bien peu; c'est une compagne très-lé-

gitime qu'il lui faut: de cette façon on est toujours sûr d'en venir à son honneur; si ce n'est un jour, c'est un autre; on a du temps de reste. Ignorant, l'infortuné jeune homme, ce à quoi il s'engage, presque toujours celle qu'un malicieux démon s'amuse à lui faire choisir, est quelque belle brune bien verdissante, au teint vermeil, aux prunelles de feu; hélas! hélas!

La catégorie des amoureux lymphatiques fourmille d'individus des deux sexes plus vertueux les uns que les autres. Ils ont beau se creuser la tête, ils ne comprennent rien à la dépravation du siècle; ils vont même jusqu'à dire qu'un tel débordement est une chose hors nature, qui n'a ni rime ni raison.

Amoureux athlétique.

Si la valeur relative des amoureux était en raison directe de leur surface, de leur volume, de leur taille et de leur poids, celui qui remporterait la palme serait assurément l'amoureux athlétique.

Considérez un peu ce colosse taillé en Hercule; pour une aussi large encolure, voyez quelle petite tête mal ombragée par des cheveux courts et frisés, recouvrant à demi un front déjà assez

rétréci de lui-même. Oui; mais, en revanche, quelles épaules! voilà une carrure! Et cette poitrine! quelle charpente! Et ces jambes, ces cuisses grosses comme le corps d'un enfant! Et dire qu'avec une si belle apparence. . . .

. . . .

l'amoureux athlétique ne l'est pas souvent!

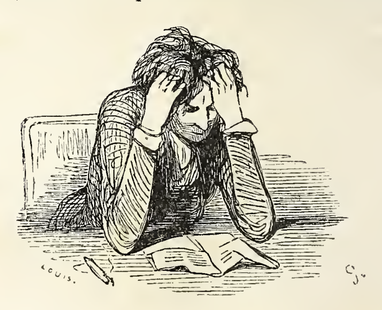
Amoureux nerveux.

Cette classe intéressante se divise en deux familles tout à fait distinctes, tout à fait opposées. Dans l'une, la constitution nerveuse est excitée par des impressions vives, mais permanentes; en un mot, ce sont tous les caractères du tempérament mélancolique. Dans l'autre, cette même constitution nerveuse est exaltée par la fréquence des sensations, par l'exaltation et la versatilité des idées. — C'est elle qui va nous occuper ici.

L'amoureux chez lequel le système nerveux domine se caractérise par une peau mince et impressionnable, des cheveux fins et soyeux, un front chauve de bonne heure, des yeux vifs, pénétrants, des muscles grêles, une pétulante vivacité dans les mouvements, une physionomie pâle et une santé souvent délicate.

Rien n'est curieux à observer comme cette nature d'amoureux, véritables sylphes qui vont battant de l'aile çà et là, et ne savent où poser; ils voudraient, je m'imagine, parodiant l'exécrable souhait de Sylla, réunir toutes les têtes de femmes en une seule, afin de les embrasser toutes du même coup.

L'amoureux nerveux a une passion, une grande passion dans le cœur, une passion qu'il nourrit depuis si longtemps, qu'il ne sait plus trop quand elle a pu commencer.. Là-dessus, il



compose deux volumes de poésies plus larmoyantes, plus lugubres les unes que les autres; le tout pour s'en faire un piédestal sur lequel il puisse poser en martyr de l'amour.

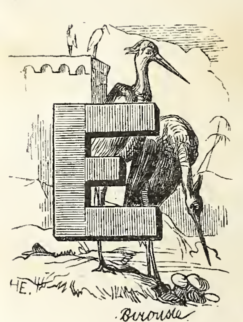
A force de conter aux échos d'alentour les plaintes d'une passion aussi malheureuse, il finit par se mentir à lui-même et à gémir pour tout de bon sur la cruauté de son inhumaine, envers laquelle, du reste, il est loin de se piquer d'une fidélité à toute épreuve. C'est si vrai, qu'il a soin de choisir les plus jolies femmes pour leur confier ses chagrins d'amour. Celles-ci, par un esprit de contradiction qu'elles n'ont point perdu depuis La Fontaine, se mettent de suite en quête de savoir et d'éprouver s'il n'est pas possible à leurs charmes de débusquer une affection inspirée par une autre femme. «Voyons donc un peu, se disent-elles, si son image tiendra longtemps devant le pouvoir de nos séductions.» — Notre amoureux, comme bien vous pensez, ne demande pas mieux que de leur faire gagner leur procès à toutes, les unes après les autres.

Par malheur, il s'expose à bien des mécomptes. A voir son infatigable activité, la phosphorescence de son regard, on s'imaginerait qu'avec lui ce doit être un incendie comparable, pour le moins, à celui du Kremlin : hélas! hélas! c'est un feu de chaume.... Fiez-vous-en donc aux apparences!

X.

AMOUREUX QUANT A LA TAILLE.

Grand Amoureux.



En amour, les plus petites choses ont une portée immense. Cette passion est en elle-même si capricieuse, fantasque et bizarre, qu'il suffit souvent de quelques centimètres de plus ou de moins pour décider du succès d'une campagne; et si je ne craignais qu'on ne m'accusât de prêcher pour mon saint, je vous dirais que, dans ces sortes de batailles, les voltigeurs ont souvent le pas sur les grenadiers.

De bon compte, faites-moi le plaisir de me dire quel parti l'on peut tirer de ces beaux grands cavaliers qui rempliraient quatre bou-



doirs de leur personne, pour lesquels on est

obligé d'ouvrir la porte cochère toutes les fois qu'ils viennent incognito, Mesdames, vous rendre leurs hommages..... Est-il une charmille assez haute pour empêcher de voir la forme de leur chapeau ; de crépuscule et même de ténèbres assez noirs pour dérober ce grand corps qui essaie en vain de glisser le long des murs comme une ombre légère?

Peut-il s'asseoir sur un divan sans le faire craquer dans toutes ses jointures?

Tousser, marcher, cracher, respirer même, sans faire un tapage effroyable?

Changer de place, faire un pas, une génuflexion, sans faire trembler toute la maison jusque dans ses fondements?

En vérité, je vous le dis, rien n'est compromettant comme les beaux hommes.

Petit Amoureux.

Les amoureux ont donc cela de commun avec les jockeys, que, pour être accomplis, ils ne doivent pas dépasser une taille donnée. L'amoureux-modèle devrait être assez mignon, mince et fluet, pour pouvoir filer comme une belette

entre les barreaux d'une claire-voie, et, au besoin, se blottir dans un étui à chapeau ou un tiroir de commode. Malheureusement, c'est le beau idéal, et bien peu ont le privilége d'y atteindre.

Le petit amoureux passe inaperçu; rien de si facile à dissimuler. Pour peu que les voisins s'amusent à regarder voler les mouches, leur rayon visuel se trouve juste au-dessus de sa tête, si bien qu'il devient invisible comme une éclipse aux antipodes.

Le petit amoureux veut-il esquiver un regard importun? un tronc d'arbre, une motte de terre, moins que rien, et le voilà caché comme un lièvre dans son gîte.

Le petit amoureux a toujours l'air d'un lycéen en vacances, et, pour peu qu'il ait d'adresse, il se fera traiter et envisager par tout le monde comme un bambin sans conséquence.

La nuit, le petit amoureux glisse comme un lézard le long des maisons, rampe comme une couleuvre dans les touffes d'herbe, grimpe le long des murs comme un rat, escalade deux étages comme un écureuil; il a des ailes pour sauter les rivières; rien n'est à son épreuve, la passion quadruple ses forces; souple et agile

comme un chat, il se sauve par les gouttières en cas d'alerte.

Véritable lutin, il est partout et on ne l'aperçoit nulle part : on dirait que la fée Urgelle lui prête sa baguette enchantée. — Vivent les petits amoureux!



XI.

AMOUREUX QUANT AU SÉJOUR.

L'Amour au Village.



'AMOUR au village, c'est l'enfance de l'art, les *Grâces* avant le *Benedicite*, la fin avant le commencement, de la bestialité toute pure.

Quand un rustaud s'approche d'une bonne grosse fille de basse-cour, il lui fait prendre de suite la pose de la Vénus pudique — renversée. C'est ainsi qu'il formule sa déclaration.

Voilà pour les mœurs des hameaux.

Dans les villages riverains des grandes routes, on y met un peu plus de formes. Mais, par

une bizarrerie singulière, chaque fillette, d'assez



bonne composition avec les campagnards, ne peut souffrir l'approche d'un beau Mosieu,

Qui lui débite à bout portant
De belles phrases qu'elle entend,
Mais à coup sûr ne comprend guère.
Je brûle, ma divinité,
Pour vous d'un amour peu vulgaire,
Et par mon ardeur emporté
Je viens....
Mais il n'a pas conté

Le quart de sa tendre requête,
Que l'autre, d'un ton irrité,
Répond : laissez-moi, ça m'embête.

Or, à voir tant d'austérité
Pour la gent qui porte écritoire,
Nos saute-ruisseaux pourraient croire
Qu'un tel pays est habité
Par des Suzanne, des Lucrèce :
Hélas ! faut-il le publier ?
Grâce aux caresses d'un bouvier,
Aimable objet de leur tendresse,
J'ai vu maint tablier trop court
Gonfler, gonfler comme un tambour.



L'Amour à la Campagne.

Figurez-vous une jolie maison des champs, autour de cette maison un superbe jardin et de frais ombrages, et au milieu de tout cela une belle, jeune et charmante femme, livrée aux rê-



ves de son imagination du matin au soir, écoutant une à une les moindres vibrations de son

cœur ; en un mot, se délectant des plus douces chimères.

Naguère, toute pittoresque qu'elle est, cette solitude était affreuse ; l'ennui distillait goutte à goutte les heures glacées qui lui tombaient sur le front comme de la neige fondue en plein cœur d'hiver : aujourd'hui, cette solitude est peuplée pour elle de mille images plus riantes les unes que les autres ; elle aime, elle est aimée !

Or, vous autres, Parisiens que vous êtes, soupçonnez-vous seulement ce que peut être l'amour à la campagne, sous un beau ciel, au milieu du parfum des fleurs sauvages, à travers les sentiers d'aubépine, aux clartés resplendissantes d'un beau jour, cette fête perpétuelle de la nature? Eh bien, cependant, c'est là seulement que l'on peut aimer ! aimer dans toute la plénitude de son ivresse, aimer en silence, aimer en savourant une à une, sans rien qui vienne vous distraire, les moindres émotions qui vous traversent le cœur.

L'Amour en Province.

En province, — quand je dis province, j'en-

tends ville de province, — l'amour est hérissé de mille difficultés ; aussi n'y est-il pas commun.

Un amoureux de province dépense plus de ruses et de stratagèmes pour sauver à celle qu'il aime les propos injurieux des commères et des dévotes, que tous les diplomates de l'Europe dans toute leur existence pour tous les congrès imaginables.

En province, les amoureux n'ont qu'une ressource, celle du loto séculaire : on se range autour d'une table sur les côtés de laquelle tombe à larges plis un ample tapis vert, et tandis que d'une voix res-pec-ta-ble-ment monotone et nasillarde les grands parents appellent les ternes et les quaternes, il y a des genoux et des pieds qui se disent tout bas ce que l'on brûle de se dire tout haut.

Les sermons qui chaque dimanche se prononcent entre vêpres et complies sont aussi d'un grand secours pour la jeunesse amoureuse ; tandis qu'aux cadences déclamatoires des périodes édifiantes de M. le vicaire, papas et mamans dorment du sommeil des justes, les amants aux aguets, se parlant des yeux, quelquefois même de la bouche, défilent le chapelet du petit dieu mythologique.

Règle générale : en province l'amour se fait à la manière espagnole, en perspective.

L'Amour à Paris.

Paris, ce tourbillon dont les ordres bruyants



ne vous laissent de relâche ni jour ni nuit, imprime à toute chose son activité dévorante.

A Paris, les évolutions de l'amour se succèdent avec une telle précipitation, que ses différentes phases se confondent en une seule. Là, les amoureux pourraient s'appliquer en maintes occurrences le fameux mot du vainqueur des Gaules : — *Veni, vidi, vici.* — En effet, venir, voir et vaincre, voilà le cachet des liaisons parisiennes.

A Paris, on aime partout, et on n'aime nulle part; les intrigues fourmillent, mais les passions y sont aussi rares que l'herbe dans les rues; l'amour s'y matérialise de jour en jour. Beaucoup d'industriels ont deux choses dont ils se pourvoient avec une égale sollicitude: un bon cheval de carrosse dans leur écurie, et une femme confortable dans un petit appartement doré de la Chaussée-d'Antin.

A Paris :

Les jeunes dandys, qui professent en général un noble mépris pour les femmes, en consomment autant que de cigares;

Les hommes faits, quand ils ont du temps de reste, leur concèdent un doigt de cour entre deux affaires commerciales, littéraires ou diplomatiques;

Les hommes mûrs achètent à prix d'or des

faveurs qui ne valent certainement pas le prix auquel elles sont cotées;

Et les vieillards, grands consommateurs de vierges apocryphes, se font conter, faute de mieux, mille douceurs idem.

Au total, pour des monceaux de matière et de fange, pas une parcelle d'âme et de sentiment.

Si Paris, vu d'un certain côté, est le sépulcre de l'amour, envisagé sous une autre face, il en est le paradis terrestre, l'Eldorado. Je veux parler des amoureux dont le domicile est en province et l'alcôve à Paris. C'est le point central où convergent toutes les intrigues du royaume; fussiez-vous aux deux extrémités de notre belle France, rien ne vous sera plus facile que de vous donner la main sur les quais non fleuris

Qu'arrose la Seine,

et d'y passer les heures les plus douces, incognito, sans que le diable d'enfer lui-même en ait l'ombre d'un soupçon.

Amants, heureux amants, vous êtes bien ingrats si vous n'avez pas voté pour les fortifications de Paris, ce rempart éternel des franchises et des libertés..... amoureuses!

XII.

INFLUENCE DES LIEUX.

L'Amour en Soirée.

TRANSPORTEZ-VOUS dans un riche salon délicieusement décoré d'une galerie de jolies femmes; elles étalent à l'envi toute la séduction de la grâce et de la beauté relevées encore par le prestige de la toilette. Les gerbes dorées qui tombent en faisceaux pressés des girandoles, ne sont pas plus éblouissantes que les éclairs qui jaillissent de tous ces yeux noirs,

azurés, à travers le voile de leurs longs cils. Mille regards se cherchent, mille autres s'évitent, et ce ne sont pas les moins amoureux.



Un accompagnateur en renom tient le piano; un beau jeune homme est debout près de lui. Ses cheveux, artistement frisés, ombragent de leurs

boucles soyeuses un front fuyant et uni comme glace. Il a le pouce de sa main droite dans le gousset d'un gilet dont la coupe est irréprochable. De tous les doigts réunis de sa main gauche il vient de rétablir l'échafaudage de sa cravate. Une petite toux grasseyante annonce qu'il va commencer; il commence.

Ses yeux, langoureusement insignifiants, décrivent une courbe qui, de son propre individu, aboutit à un groupe de femmes renfermant celle qu'il a daigné distinguer pour toute cette soirée, et il chante, ou bien :

> Jeune fille aux yeux noirs,

si c'est une demoiselle ;

Ou bien, si c'est une dame, une de ces mille romances taillées sur le patron de celle-ci :

> O femme, qui recèles
> Tant vives étincelles
> Dans l'azur de tes yeux!
> A toi ce cœur, bel ange,
> Ce cœur où Dieu mélange
> Jours tristes et joyeux...

Il roucoule trois couplets *ejusdem farinæ*, et, exténué, — il chante avec tant d'âme! — par

l'émotion que ces paroles ont soulevée dans son sein, il courbe la tête comme le lis dans la vallée; sa main droite quitte le gousset de son gilet pour soutenir son front épuisé; son regard, plus dangereux que jamais, décrit exactement la même courbe que ci-dessus, et on lui riposte, — il chante si bien! — et sa figure n'en change ni de couleur ni d'expression, — il est si fade! — Ainsi finit la comédie.

L'Amour au Bal.

Tout est convention. Il y a mille choses identiques qui, selon telle ou telle circonstance assez insignifiante en elle-même, de permises, ou tolérées, deviennent très-illicites.

L'amour, battu en brèche, du moins quant à la forme, par le décorum social, a bien voulu capituler, mais à la condition expresse qu'on lui laisserait un de ses priviléges les plus imprescriptibles, le bal et la danse. Dieu sait s'il en use!

Il est convenu qu'au bal une femme a le droit d'étaler tout le trésor de ses séductions, afin de plaire. — Afin de plaire : je vois une cause, un moyen; l'effet, le résultat, je vous prie?

Vous menez une jeune fille au bal, tous les



yeux flamboient autour d'elle, et vous lui dites : Pareille à la salamandre, tu ne brûleras pas! — Vous êtes ébouriffants! ma parole d'honneur....

Les maris en disent autant à leurs femmes.

Et l'amour va son train.

Mais ce qu'il y a de bizarre, et ce où je vois un triomphe bien inconcevable de l'opinion, c'est que telle femme dont vous avez bel et bien serré la main, pressé la taille, le lendemain trouverait cela fort impertinent, je vous jure. Une fois

qu'elle a changé son spincer décolleté pour un corsage montant, tout rentre dans l'ordre.

L'Amour au Spectacle.

Dis-moi lequel tu hantes, je te dirai qui tu aimes. — Profond !!!



L'Amour à l'Église.

Quand les orgues font vibrer tous les cœurs de leurs accords religieux, qui tantôt s'enflent, se déroulent avec une majestueuse ampleur, tantôt se modulent finement en gracieuses et touchantes mélodies, les impressions d'a-

mour, qui se font jour partout, se réveillent imprégnées d'un parfum d'encens qui leur prête un charme plein de mélancolie et d'onction.



L'âme n'est jamais plus tendre, jamais plus accessible aux infiltrations du sentiment que lorsque les poésies du culte romain ont fait vibrer ses cordes les plus intimes... Car, je l'ai dit et je le répète, quoi que l'on fasse, l'amour est toujours là, sentinelle avancée aux avenues du cœur, pour escamoter à son profit et tourner à

son avantage toute émotion, de quelque nature qu'elle soit.

Ces petites passions qui naissent dans un regard furtif et meurent dans un imperceptible sourire, ne sont jamais plus suaves, plus pénétrantes, plus exquises que sous les voûtes sombres et recueillies d'une belle cathédrale gothique.

Innocentes amours, qui n'engagent à rien, et font du bonheur.



XIII.

L'AMOUR QUANT AU RANG SOCIAL.

L'Amour avec les grandes Dames.

TROP souvent en amour la forme l'emporte sur le fond, l'accessoire sur le principal. Telle femme qui, en négligé, ne vous inspirerait absolument rien, dans sa robe de bal vous fait tourner la tête. L'amour adore les pierreries, la soie et les parfums; il aime à s'étendre sur les riches coussins d'un boudoir ravissant d'art et de co-

quetterie, à se bercer sur les moelleux ressorts d'une calèche élégante; il aime à se glisser fur-



tivement derrière le grillage doré d'une loge

tapissée de velours et de glaces resplendissantes.....

L'amour est l'enfant du luxe, il y puise son charme le plus puissant. Qu'est-ce qui fait qu'à l'instar de Ruy-Blas il n'est pas un jeune homme qui, dans ses vagues désirs, n'ait rêvé duchesse, marquise ou comtesse? C'est que ces femmes ont dans la désinvolture un je ne sais quoi de délicat et de voluptueux qui, à la première vue, vous fait battre le cœur.

Rien ne poétise les femmes comme le prestige de la toilette; et le goût exquis, la distinction, qui président à la leur, sont ce qui séduit dans les grandes dames; avec elles tous les sens jouissent à la fois; ce qu'on voit est harmonieux de couleur et d'arrangement; ce qu'on touche est souple et soyeux; ce qu'on respire, suave et parfumé; ce qu'on entend, plein de douceur et de mélodie... En un mot, elles exhalent autour d'elles une magie qui quadruple les délices du cœur..... Pourquoi faut-il que le dedans ne réponde pas toujours au dehors!

L'Amour avec la Femme comme il faut.

Avec une de ces femmes qui tiennent le mi-

lieu entre la bourgeoise et la châtelaine, qui vous offrent l'heureux mélange des meilleures qualités prises dans les deux classes, l'amour est ce qu'il y a de plus fin, de plus exquis, de plus délicat.



La vanité y trouve encore son compte, et l'amour-propre ne se sent plus humilié par l'éclat d'une trop haute naissance; la distance

étant moins grande quand elle existe, le nivellement se fait sans effort. Pudique et timide comme une bourgeoise, érudite et spirituelle comme une grande dame, la femme comme il faut est à mes yeux le beau idéal de la perfection.

Pénétré d'amour et de vénération, on restera des années à l'idolâtrer au fond du cœur, avant d'oser se l'avouer à soi-même.

L'Amour avec la Femme honnête.

La femme comme il faut mène un train de maison qui la dispense d'ôter ses gants à toute heure du jour.

La femme honnête ne peut garder les siens que quand elle s'habille.

Voilà toute la différence, et elle est immense.

La goutte n'atteint que les oisifs, l'amour aussi.

L'Amour avec la petite Bourgeoise.

La petite bourgeoise ratisse ses légumes, écume son pot, époussette ses meubles, et fait des reprises à ses bas.

La petite bourgeoise est rieuse, active, frétillante, et au milieu du train-train de son ménage trouve très-bien le temps de faire l'amour.

Si son légitime est bon coureur, vive la vertu !

Sinon, — non.



Avec la petite bourgeoise, on fait l'amour en folichonnant ; on lui prend la main, la taille, et même des baisers qui vous valent d'excellents petits soufflets. La petite bourgeoise n'accorde rien, mais on peut tout lui prendre.

Si la grande dame est un faisan doré dont ne mangent que les grands seigneurs et quelques braconniers; la femme comme il faut, un ortolan exquis, le rêve éternel des gourmets; la femme honnête une poule d'eau qui trompe le chasseur à l'improviste; la petite bourgeoise est une alouette vive, gaie, agaçante, que tout le monde croque avec délices.

L'Amour avec les Actrices.

Ces dames sont jeunes ou mûres.

Jeunes, — l'amour se résume à leur égard en 15,000 écus comptant par an pour elles, et en épingles pour les procurateurs complaisants, épingles qui ne montent qu'à la modique somme de 4 ou 5,000 livres aussi, par an, bien entendu.

La jeune actrice est une précieuse marchandise sur laquelle spéculent le papa et la maman, quand elle en a; l'oncle et la tante, à leur défaut. S'il se présente un acheteur, on informe, et les sûretés étant prises, on la livre sans trop s'inquiéter de son avis; et quand elle est livrée, on la surveille impitoyablement nuit et jour, de peur qu'un coup de canif donné dans

le contrat — de vente, ne fasse évanouir le magnifique entreteneur.



Comme vous voyez, c'est la parodie du mariage.

Mûres. — Elles disposent d'elles-mêmes, et en disposent largement; disons la vérité, plus universellement jadis que par le temps qui court. Elles ont l'ami du cœur qui les ruine, et les oiseaux de passage qu'elles plument, — ça fait équilibre.

Depuis quelques années, l'actrice tourne au bon motif. Je connais certaines actrices de certain théâtre sur le compte desquelles la médi-

sance n'a pas le plus petit mot à dire; ce qui ne les empêche pas de déguster l'amour — à la sauce à l'œil. — Passez-moi l'expression, mais elle rend parfaitement mon idée.

Elles *posent* et font *poser*. — Ceux qui posent se moquent d'elles, et elles se moquent de ceux qui posent : c'est réciproque. — Mais au milieu de ce cortége d'adorateurs imposés par les nécessités d'une position qui dépend de tout le monde en général et des feuilletonistes en particulier, il y a toujours un préféré qui enrage *in petto* de voir s'éparpiller sur tous une affectionnivité qu'il voudrait bien accaparer à lui tout seul.

Voilà pour la ville.

Maintenant voyons la rampe. La rampe est, pour une actrice, une sorte d'apothéose. Entre elle et le spectateur il y a tout l'orchestre à franchir, et l'on sait qu'il est infranchissable; et cependant quand elle est jeune, belle et passionnée, tout le monde la convoite, l'admire, l'idolâtre, et, au milieu de l'illusion fiévreuse qui s'empare de tous, il ne vient à l'idée de personne qu'il y a derrière les coulisses une issue pour arriver jusqu'à elle. On s'habitue à la considérer comme une statue pleine de vie

et de séductions posée sur un piédestal, inabordable parce qu'il faut une échelle d'or pour y atteindre. Et cependant on l'aime, on l'aime avec frénésie! — entre le premier coup d'archet et la dernière tombée de la toile inclusivement: une fois ce voile entre elle et le spectateur, éclipse complète; on remet sa passion frénétique à la plus prochaine représentation, si on a un billet.

L'Amour avec la Femme de Lettres et autres.

La femme de lettre fume le cigare et chausse des bottes; elle s'est faite homme.

Or, comme l'amour résulte des contrastes, il n'y a plus harmonie entre elle et le sexe barbu.

C'est de la Régence toute pure.

L'Amour avec certaines Grisettes.

Avec une de ces grisettes pas trop vénales, qu'a si bien poétisées J. Janin, l'amour ressemble beaucoup à celui des petites bourgeoises quant à la forme; mais quant au fond, il en diffère essentiellement.

A une grisette vous prenez les mains, la taille, le cou, toutes sortes de choses; vous l'embrassez sur tous les sens; elle rit, vous

agace, vous provoque; — et vous vous croyez bien avancé; — conquête assurée! selon vous...



Crac! elle fait une pirouette, et... croulé le château de cartes! tout est à recommencer.

La grisette est une anguille qui vous glisse de la main au moment où vous croyez le mieux la tenir.

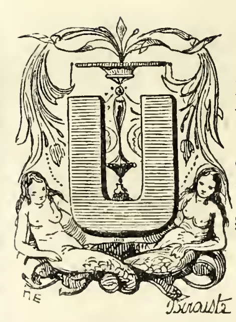
Mais la grisette, après avoir échappé à toutes les embûches, échappe rarement à la séduction d'un bal masqué chez Musard suivi d'un copieux bol de punch.

Gentil moucheron qui se prend dans une toile d'airaignée après avoir mis bien des lions en déroute.

XIV.

AMOUREUX QUANT A LA SAISON.

L'Homme aime en toute Saison.



N des nombreux amis de madame de La Sablière lui disait un jour :

— « Ah çà ! Madame, espérez-vous vivre longtemps de ce train-là ? De grâce, tempérez cette ardeur..... Voyez les bêtes elles-mêmes, elles ne prennent qu'une saison de l'année pour l'amour.

— Oui, reprit-elle, mais ce sont des bêtes !... »

Au Printemps.

Au printemps, tout chante, tout s'aime, tout se marie dans la nature, les oiseaux sur les arbres, les lièvres dans leur gîte, les poissons dans les rivières, les insectes dans la mousse, et le genre humain partout, avec plus d'entrain qu'à toute autre époque de l'année.

Les amoureux les plus platoniques, au milieu de ce branle-bas universel, ne sauraient se dé-



fendre de ce qu'on appelle, en style mystique, l'aiguillon de la chair.

En Été.

RELACHE.

En Automne.

C'est le règne du sentiment : les animaux n'aiment plus; le genre humain aime encore, mais surtout par le cœur. Je ne sais quelle mélancolie pénible et douce à la fois s'empare de tous les esprits : le soleil est pâle dans le ciel; les oiseaux ne chantent plus qu'à de longs intervalles; la feuille jaunie tombe en bruissant de la cime décolorée des forêts; c'est une image de destruction et d'anéantissement qui nous afflige toujours. On se hâte d'aimer parce qu'on songe avec douleur qu'un jour viendra où l'on n'aimera plus !....

Salut donc à toi, langoureux automne! De toutes les saisons, tu es celle où j'ai le mieux aimé, le plus souffert, et goûté le plus de bonheur.

En Hiver.

Il fait nuit de bonne heure : tandis que la neige fouette contre les vitres ses flocons glacés, on se serre, avec le sentiment d'une joie égoïste

toute particulière, à l'entour de l'âtre qui flambe et pétille.

Nulle part le tête-à-tête ne recèle plus de délices qu'au coin du feu : il y fait bon, il y fait chaud; on se douillette amoureusement dans une causeuse bien moelleuse, bien élastique. D'abord on se trouve à une distance tout à fait parlementaire; mais à mesure que l'entretien s'anime, les deux véhicules mobiles convergent l'un vers l'autre sur leurs roulettes, tant et si bien que les genoux finissent par s'effleurer, les mains par se trouver l'une dans l'autre; et les cheveux eux-mêmes.... permettez-moi de laisser le tableau inachevé.



D'où je conclus que, pour l'homme, l'hiver est la reine des saisons. Vivent l'hiver et le coin du feu!

XV.

AMOUREUX QUANT A LA VEINE LITTÉRAIRE.



Du temps d'Estelle et Némorin, les amoureux jouaient le genre pastoral dans la perfection. Tout le monde, petits et grands, était berger et bergère.

Sous Panard, Collé et autres, on devint grivois.

> C'était la Régence alors,
> Et, sans hyperbole,
> Grâce aux plus drôles de corps,
> La France était folle! etc.

Plus tard, le classique pur sang prit le dessus,



on n'aima plus que par rondeaux, sonnets et madrigaux; toutes les femmes étaient fraîches comme l'aurore, gracieuses comme les trois sœurs, et belles comme Vénus, quand elles n'étaient pas sages comme Minerve.

Et puis, vint le romantique, qui, sa bonne dague au poing, souleva une croisade contre tous les dieux vermoulus du bon Homère, et leur fit prendre un fâcheux bouillon dans sa large coupe empoisonnée.

L'amour devint fantastique, ténébrifique et frénétique. Tous les amoureux se roulaient comme des possédés, se tordaient, se mor-

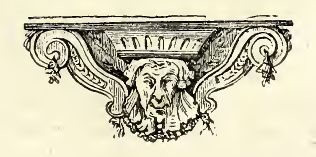
daient ou se mordillaient (*ad libitum*) selon



l'effervescence intime de leur passion plus ou moins torrentueuse et échevelée.

Aujourd'hui, comment aime-t-on ?

Quelque Lamennais-Gentil-Bernard, qui s'aviserait de faire un livre sur l'indifférence en matière d'amour, ne saurait arriver plus à propos.



XVI.

AMOUREUX SELON LA PAIX OU LA GUERRE.

AH! ah! sous l'Empire, c'était le bon temps pour les militaires de toutes couleurs, de toutes armes, de toutes tailles et de tous grades; la pointe de l'épée était le pivot sur lequel tous les mondes, y compris le monde féminin, gravitaient dans un cercle de lauriers.

L'esprit militaire, infiltré partout, avait étendu *le despotisme du sabre* jusque sur les bivouacs de Cythère, où tout pékin était considéré comme

un vil espion entré dans un camp ennemi, et par conséquent digne d'être fusillé sur l'heure.



Les dames, qui, du moins en province, ont conservé un reste de faiblesse pour l'uniforme, prêtaient admirablement leurs petites mains blanchettes à cet ostracisme imposé à quicon-

que ne portait pas une moustache sous les narines et une rapière au niveau de la hanche gauche. Que dis-je? pour mieux complaire à leurs ardents et belliqueux adorateurs, elles portaient sur le coin de l'oreille de charmants



petits bonnets de police de velours, bordés de duvet de cygne en guise de galons; leurs corsages étaient à la hussarde et leurs jupons à la mamelouk.

Sous ce doux règne du briquet grognard et de la poudre à canon, les amours marchaient au pas de charge, tambour battant,

mèche allumée ! Toutes les femmes étaient des redoutes que ces gaillards-là se disputaient au tranchant du sabre et à la pointe de l'épée, procédé aussi infaillible qu'expéditif pour se défaire d'un rival dangereux.



Et depuis, — hein ! comme tout a changé ! Qui eût pensé qu'un jour viendrait où les pékins pourraient dire à leur tour : *Cedant arma togæ*, que l'épée cède le pas à la plume ! Qui eût pensé que le beau sexe, inconstant comme la fortune, devait aussi faire un demi-tour de

conversion et passer au grand ennemi, le pékin!!! — C'est pourtant ce qui arrive. — Messieurs les officiers, vous êtes de beaux hommes, de très-beaux hommes, des cavaliers bien retroussés, comme disaient les dames de la cour sous François Ier; votre uniforme ne vous fait pas un pli sur les reins, vous portez le colbak et le shako avec une grâce incontestable : eh bien! malgré tous ces brillants avantages, dix années de paix vous ont fait perdre cent pour cent dans l'esprit du sexe qui n'a jamais porté moustaches.



XVII.

AMOUREUX QUANT A L'ESPRIT.



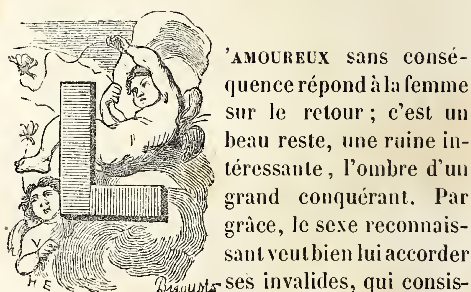
EAUCOUP d'artistes aiment avec la tête.

Ceux qui n'ont que de l'esprit naturel, avec le cœur.

Les sots, comme ils peuvent.

XVIII.

AMOUREUX SANS CONSÉQUENCE.



L'AMOUREUX sans conséquence répond à la femme sur le retour ; c'est un beau reste, une ruine intéressante, l'ombre d'un grand conquérant. Par grâce, le sexe reconnaissant veut bien lui accorder ses invalides, qui consistent en une foule de cajoleries plus innocentes les unes que les autres. Les faveurs dérisoires qui chatouillent encore l'amativité du ci-devant, pour mon compte, je les envisagerais comme l'affront le plus sanglant qui pût m'advenir.

L'amoureux sans conséquence se reconnaît à la facilité, à la confiance avec laquelle un mari



lui pend sa femme au bras, lorsqu'il a fantaisie de se dédoubler, c'est-à-dire d'aller humer l'air libre sans la chair de sa chair et les os de ses os.

L'amoureux sans conséquence est le com-

missionnaire obligé de toutes les dames de sa connaissance. Ont-elles besoin de son ministère, elles prennent leur bouche en cœur, leur regard en coulisse, et voilà le pauvre invalide battant le pavé pour de la laine, de la soie, ou bien encore pour la romance nouvelle. Il se donne, comme vous voyez, énormément de mouvement; mais en revanche, il a ses petits priviléges, tels que de renouer les cothurnes de Madame, de lui poser son cachemire sur les épaules, et de lui détirer sa collerette, ce qu'il n'exécute jamais sans égarer quelque peu la dernière phalange de ses doigts sur un cou blanc et satiné. On ne fait qu'en rire, — c'est sans conséquence...

Béranger l'a terrassé d'un trait, en disant de lui :

Qu'il met des épingles aux dames
Et ne leur en ôte jamais.



XIX.

AMOUREUX D'APRÈS LE CARACTÈRE.



ROYEZ-VOUS au système de Gall? — Si vous n'y croyez pas, c'est fâcheux; car c'était le moyen le plus commode et le plus expéditif de vous expliquer pourquoi il est des amoureux qui sont:

Timides, — Audacieux, — Lubriques, — Séraphiques, — Larmoyants, — Folichons, — Langoureux, — Dévots, — Merveilleux, — Superstitieux, — Sentimentaux, — Bourrus, — Complimenteurs, — Prosaïques, — Poëtes... Poëtes! ceci m'intéresse.

Un peu d'attention, s'il vous plaît: je deviens sérieux.

XX.

AMOUREUX POËTES.

Oui, vous êtes l'espoir que mon âme caresse,
L'arbre qui doit verser l'ombre sur mon chemin ;
Car en moi je ne sais quel parfum de tendresse
Se répand quand ma main renferme votre main.

Sentez-les toutes deux frémir comme la feuille
Qui sous l'aile du vent palpite avec amour ;
En de pareils liens, n'est-ce pas qu'on recueille
Un céleste avant-goût du bienheureux séjour ?

Moi, le poëte obscur qu'on raille et qu'on méprise,
C'est moi qui m'agenouille à vos pieds... éperdu !
Moi pauvre et souffreteux : moi dont le cœur se brise
Sous le faix d'un bonheur, hélas ! inattendu...

D'où vient qu'en ce tumulte ineffable d'ivresse
Où la félicité tourbillonne en mon sein,
Mes regards ont vu poindre un germe de tristesse
Comme un nuage obscur au bord d'un ciel serein ?

C'est que de vos bontés je ne me sens pas digne...
Je tremble, en possédant le plus beau des trésors,
Que du destin changeant l'influence maligne
Ne me replonge au fond du gouffre d'où je sors.

C'est un affreux penser qui s'obstine à me suivre,
Et s'il se réalise, il faudra succomber...
Car j'ai besoin de vous, et je ne saurais vivre
Si du faîte où je suis, grand Dieu ! j'allais tomber !

Mais pourquoi m'effrayer de ces sombres images?
Oublions l'avenir au profit du présent...
Puisque de moi chétif les timides hommages
Ont touché votre cœur tendre et compatissant ;

Puisque, loin d'imiter la femme qui se joue
Des regards suppliants attachés sur les siens,

A mon culte naïf votre âme se dévoue . . .
Laissez, laissez vos doigts frissonner dans les miens



Tu n'es point de ce monde, ô femme noble et franche!
Sous le poids du dégoût tu vis mon front pencher,
Ton cœur s'apitoya, tu me tendis la branche
Où ma vie à l'espoir courut se rattacher.

Toi qui sèches mes pleurs, belle âme, sois bénie!
Ton regard angélique est descendu sur moi,
Et depuis ce moment tous les jours de ma vie
S'en vont dans le bonheur, car ils sont pleins de toi!

XXI.

AMOUREUX QUANT A LA PROFESSION.



L est certaines professions qui comptent plus d'hommes à bonnes fortunes que d'autres. Nous allons en énumérer rapidement quelques-unes :

Les avocats, les juges, — les plaideuses.

Les médecins, — les convalescentes.

Les dentistes, — une foule de jolies clientes.

Les regisseurs de théâtre, — toute jeune fille qui veut débuter.

Les auteurs dramatiques, — les actrices.

Le premier clerc, — la femme du patron.

Les journalistes, — les femmes de lettres ; — feuilletons adultères.

Les piliers d'estaminet, — la dame de comptoir.

Les marchands, — leurs demoiselles de boutique.

Les officiers en garnison, — toutes les Ninons de l'endroit.

Les députés, — les femmes d'électeurs — pour influencer les maris.

Les ministres et les gens en place, — les solliciteuses.

L'héritier présomptif, — les femmes d'ambassadeurs et autres.

Et le Roi, si la fantaisie lui en prenait, — toutes les belles ambitieuses de son royaume.



XXII.

OU L'AUTEUR SE MET EN COLÈRE.

C'ÉTAIT grand' fête au Palais; procès en adultère, beaucoup de scandale, et, par conséquent, beaucoup de beaux messieurs et de belles dames, jusque dans le prétoire.

L'avocat *contre*, parce qu'il n'avait pas été payé *pour*, en était à sa péroraison, et, sans pitié ni miséricorde, écorchait à coups de langue une de ces pauvres et faibles créatures repentantes, à l'occasion desquelles le Christ

avait dit : « Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre !... »

Or, l'avocat continuait de plus belle à lapider sa victime sous une grêle d'apostrophes injurieuses, et, bourreau mercenaire, lâchait pour la millième fois son grand mot à effet, — femme adultèrrrrre !!! — quand, dans un geste plus tra-



gique que tous les autres, il fit tomber de sa poche la lettre suivante :

« Mon Arthur chéri,

« Je t'attends ce soir sans faute, pour t'ap-

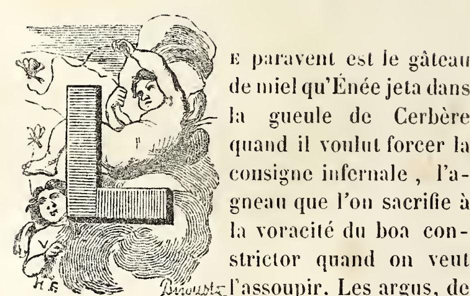
« prendre de vive voix une nouvelle qui te com-
« blera de bonheur : je suis enceinte, et ce n'est
« pas certainement mon mari, ton imbécile de
« président, qui.... »

Voilà le monde! Que vous en semble?



XXIII.

LE PARAVENT.



Le paravent est le gâteau de miel qu'Énée jeta dans la gueule de Cerbère quand il voulut forcer la consigne infernale, l'agneau que l'on sacrifie à la voracité du boa constrictor quand on veut l'assoupir. Les argus, de quelque nature qu'ils soient, gobent aussi les paravents à faire plaisir; quand je dis paravent,

ce ne sont pas ceux sur lesquels, de temps immémorial, des Chinois pêchent à la ligne ; ce



sont paravents de chair et d'os, buvant, mangeant et soupirant comme une personne naturelle.

Paravent équivaut à Raton.

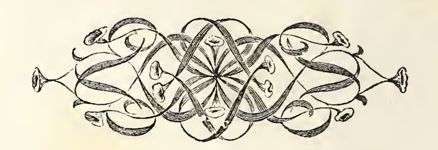
Raton donne le bras à Madame ; Bertrand lui serre les mains.

Raton essuie le feu roulant des cent yeux de l'argus ; pendant ce temps-là Bertrand reluque Madame tout à son aise.

Raton attend, portant une ombrelle sous un bras et un cachemire sur l'autre, que Madame ait achevé... de se laisser conter fleurette par Bertrand.

Et cependant Madame assomme Raton de caresses ; vingt fois par jour elle serait tentée de lui passer la main sur le cou comme à son angora. Est-il deux jours sans venir, c'est une inquiétude, une anxiété si grande, que le mari ne trouve de repos qu'après être allé s'informer de la santé de ce pauvre ami.

Fin finale, ce Raton-ci, au rebours de celui de MM. La Fontaine et Scribe, met les marrons sous la cendre, et Bertrand ne les en croque que mieux.



XXIV.

QUAND EST-CE QUE L'ON FINIT D'AIMER?

A cette question, ma première idée fut de prendre un ton railleur; mais aussitôt je me suis dit : Quand tu seras vieux toi-même, as-tu songé combien tu seras à plaindre, si le besoin d'aimer qui te dévore ne s'éteint qu'à demi sous la main glacée du temps? Et soudain une tristesse anticipée vint refouler la moquerie dans mon sein.

Chose pénible à penser! ce sont souvent les belles organisations qui présentent cette déplorable anomalie, l'amour dans la caducité.

Les hommes d'un tempérament mélancolique, les grands poëtes, ont le malheureux privilége de conserver, même dans un âge très-avancé,

toute la jeunesse de leurs sensations. Pareille à ces plantes attardées qui fleurissent sous la neige, leur âme voudrait s'épanouir encore sous un regard de jeune fille. Un cœur de vingt ans bat dans leur poitrine de vieillard; ce sont eux surtout qui offrent le spectacle affligeant d'une intelligence supérieure gémissant sous le poids d'un amour auquel il ne reste pas même l'espérance.

Et les femmes?... Les femmes ne cessent pas d'aimer; dans la décrépitude la plus avancée, le souvenir de leurs jeunes amours, comme une tiède brise du matin, vient encore asséréner leur figure sous le réseau glacé des rides qui l'enveloppent; c'est un éclair de joie qui, pareil à une étincelle électrique, ravive et secoue un instant la léthargie de leurs traits immobiles. Je connais une bonne vieille femme presque séculaire; eh bien! elle conserve précieusement une petite boîte parfumée, gage d'un premier amour; le sens de la propriété s'est aboli en elle pour tout le reste, mais il a survécu pour cette relique vénérée, dont elle ne se dessaisira qu'au seuil de la tombe.

Quand est-ce donc que l'on finit d'aimer?

JAMAIS.

XXV.

DIFFÉRENTES PHASES DE L'AMOUR.



Je reviens à mon colombier.

Au début, Madame est fugitive et coquette, elle va voletant sur les toits, à droite, à gauche, du sud au septentrion ; et son adorateur essoufflé, traînant de l'aile, a fort à faire, je vous jure, pour la suivre dans le labyrinthe de ses capricieuses fantaisies.

Cependant, il ne perd pas courage ; afin de fléchir l'inhumaine, il se rengorge de plus belle,



fait étinceler au soleil l'arc-en-ciel de son jabot chatoyant, et module sa grosse voix en roucoulements furibonds. — Quand il a bien trimé, bien prié, bien roucoulé, la belle enfin se laisse attendrir, et nous arrivons.

Au milieu — accord parfait : sa douce amie lui rend ses caresses avec usure, leurs deux becs, haletants d'amour, s'enlacent l'un dans l'autre, et leurs ailes frémissent à l'unisson....

Quand approche la fin, messer pigeon est maussade, bourru, glacial; toutes les avances de sa compagne, qui brûle d'autant plus qu'il brûle d'autant moins, ne sont pas toujours accueillies d'une façon fort galante; en un mot, il se fait tirer l'oreille; les rôles sont renversés.

Voilà la vie.... dans mon colombier....



XXVI.

AMENDE HONORABLE.



A tâche d'écrivain est achevée, il me reste un devoir à remplir : bien spécifier les limites dans lesquelles je veux restreindre les idées émises dans ce livre.

Le jour où j'ai conçu le projet d'écrire la physiologie des amoureux, je n'ai pas entrepris un cours de morale... Comme les peintres de mœurs de tous les temps, j'ai vu des faits, je les ai enregistrés, et rien de plus. Partout où j'ai trouvé l'amour, je l'ai pris, et comme il

existe dans toutes les classes, dans toutes je l'ai dépeint avec la physionomie et les allures que j'ai cru lui reconnaître.

Maintenant, comme ceux qui ont lu ce livre,— et il y en a beaucoup, grâce au titre,—doivent nécessairement faire partie d'une des classes où j'ai crayonné mes esquisses amoureuses, je serais désespéré qu'ils prissent pour tous collectivement ce qui n'appartient qu'à la portion plus ou moins galante de leur caste.

Donc,

Aux jeunes filles qui se plaindraient de se voir un peu trop *insignifiées*, je dirai qu'il y en a de charmantes, et qui, pareilles à Rosine, n'attendent pas qu'on les émancipe pour le faire.

A ceux qui m'accuseraient de montrer la femme mariée comme étant de préférence l'objet des hommages universels, je dirai d'abord que ce n'est pas ma faute; et qu'ensuite, si on les mariait un peu moins stupidement, les choses se passeraient peut-être d'autre sorte.

Aux athlétiques qui pourraient maugréer du peu de capacités que je leur accorde, je dirai : —Faites vos preuves.

A ceux qui m'attaqueraient pour avoir niché l'amour jusque dans les lieux saints, je dirai :

— Fermez Notre-Dame de Lorette, ou choisissez vos quêteuses un peu moins jolies.

Aux champions du mariage, qui me sauraient mauvais gré de certains lazzis quelque peu entachés d'irrévérence, je dirai que je suis dans l'esprit de mon rôle, ce qui ne m'empêcherait pas de confesser, à l'occasion, que sérieusement parlant je ne puis me refuser à croire au bonheur ainsi qu'à la vertu dans quelques ménages, et qu'à Paris.

Il en est jusqu'à trois que je pourrais citer.



TABLE.

—

Typ. Lacrampe et Ce, rue Damiette, 2.



EN VENTE

CHEZ LES MÊMES LIBRAIRES :

PHYSIOLOGIE DU THÉATRE, par un Journaliste, illustrations de H. Emy ; 1 volume in-32. 1 fr.

— DE L'ÉTUDIANT, par L. Huart. 1 fr.

— DU GARDE NATIONAL. Id. 1 fr.

— DU FLANEUR. Id. 1 fr.

— DU GOUT, par Brillat-Savarin ; 2 vol. in-32. 2 fr.

SOUS PRESSE :

PHYSIOLOGIE DE L'HOMME MARIÉ, par Ch. Paul de Kock, dessins de Marckl. 1 fr.

— DU CELIBATAIRE, par L. Couailhac, dessins d'Henri Monnier. 1 fr.

— DU VIVEUR, par L. Faucher, dessins de Marckl. 1 fr.

— DU GAMIN et de la GRISETTE. 1 fr.

— DU GRAND MONDE, par H. Bonnellier. 1 fr.

— DU CARNAVAL, par Gavarni. 1 fr.

— DE LA LORETTE, par Maurice Alhoy. 1 fr.

— DU FLOUEUR, par Philippon. 1 fr.

— DE L'HOMME DE LOI, par un homme de plume. 1 fr.

Typographie Lacrampe et Comp., rue Damiette 2.



1558-251



